

LE
SIX-COUPS
DE L'AMOUR



Du même auteur

Diane la foudre,
Les Éditions des Intouchables, 2000.

TAG,
Les Éditions Goélette, 2014.

Étoiles tombantes,
Les Éditions Goélette, 2015.

Osti de Tabarnac, preux chevalier francol,
Les Éditions Robert Laffont, 2019.

L'Inspecteur Specteur et le doigt mort,
réédition, Les Éditions de l'Individu, 2020.

Les dents de l'amour,
Les Éditions de l'Individu, 2020.

L'Inspecteur Specteur et la planète Nète,
réédition, Les Éditions de l'Individu, 2021.

L'Inspecteur Specteur et le curé Ré,
réédition, Les Éditions de l'Individu, 2021.

L'amour sous toutes ses coutures,
Les Éditions de l'Individu, 2021.

L'Inspecteur Specteur – le coffret,
Les Éditions de l'Individu, 2021.

Les lianes de l'amour,
Les Éditions de l'Individu, 2022.

Les déchirures de l'amour,
Les Éditions de l'Individu, 2022.

La physique de l'amour,
Les Éditions de l'Individu, octobre 2023.

Québec 90,
Les Éditions de l'Homme, novembre 2023.

L'amour animal,
Les Éditions de l'Individu, 2024.



HilareCoquin

présente

LE
SIX-COUPS
DE **L'AMOUR**

de

GHISLAIN TASCHEREAU

UN ROMAN D'AMOUR
PÉTARADANT

(traduit de l'anglais par un traducteur)





PRIMEUR!

Après

- Un livre dont vous êtes l'acheteur!
- Un livre dont vous êtes le propriétaire!
- Un livre dont vous êtes le héros!
- Un livre dont vous êtes la victime!

Voici:

- Un livre dont vous êtes la lectrice!
(sexe de rechange non inclus)

Coordination: Alexandra Gilbert
Direction littéraire et révision linguistique: Patricia Juste
Conception et graphisme de couverture: Marquis Interscript
Conception typographique et montage: Marquis Interscript
Image de couverture: La couverture a été finalisée par le graphiste
avec l'aide de l'application d'intelligence artificielle Adobe Firefly.
Photo de l'auteur: Marie-Claude Meilleur

© Ghislain Taschereau, 2025
ISBN: 978-2-9820117-9-3 (imprimé)
ISBN: 978-2-9823341-0-6 (EPUB)

Dépôt légal: 3^{ième} trimestre 2025
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

www.editionsdelindividu.com

— *Haut la main! ordonne
le shérif borgne au manchot.*

LUDGER





Far West, États-Unis d'Amérique, été 1860

Un rideau de vent balaie le plateau du Colorado en ondulant. Son ourlet ouest fouette les abords d'un feu de camp, soulevant les récentes cendres de son pourtour à la hauteur du visage de Carla qui s'apprête à mordre dans un morceau de serpent bien cuit. Le nez de la femme se plisse, puis frétille. Elle entrouvre la bouche et redresse la tête avant de la rabattre violemment vers le sol en un puissant éternuement qui fait vaciller les flammes et grésiller la braise. Au même moment et presque simultanément, un coup de feu retentit qui, en raison du ricochet de la balle sur un rocher dans son dos, coïncide avec l'atouchement de Carla. En un centième de clin d'œil, elle se jette par terre et rampe se mettre à l'abri derrière le roc.



Respirant à peine de façon à ne rien manquer de ce qui pourrait parvenir à ses oreilles, elle perçoit justement ce qui ne peut être que le bruit d'éperons mal lubrifiés. Deux, plus précisément. Qui alternent, pour être pointilleux. Elle en conclut donc que celui qui lui a tiré dessus est seul. Et mal chaussé.

Le silence est revenu et seul le feu est encore assez fou pour s'exhiber avec autant d'effronterie. Il est d'ailleurs l'unique source de lumière dans cette nuit sans lune qui donne à Carla l'avantage sur son agresseur. Sûr et certain qu'il a touché sa cible et qu'elle tente actuellement de lui échapper, le salaud s'avance dangereusement, jusqu'à flirter avec l'aube de la lueur des flammes qui se tortillent en attendant la suite.

Carla le laisse s'approcher un peu afin de pouvoir lui lancer son couteau dans un œil, mais elle sursaute soudain violemment. Elle replie son bras droit en vitesse et passe près de crier. Merde ! Elle reconnaît très bien cette douleur pour l'avoir déjà éprouvée. C'est une piqûre de scorpion, elle en est sûre ! Scorpion ascendant Sagittaire ? Ascendant Capricorne ? Elle s'en balance ! Tout comme son membre qui s'engourdit et qui démange comme s'il avait été attaqué par un cactus. Une terrible bouffée de chaleur croît dans la poitrine de Carla, puis lui monte à la tête, faisant suer sa calotte crânienne et lui donnant l'impression qu'elle porte un chapeau de fonte lourd et

brûlant. Son esprit encaisse si mal cet assaut de souffrance qu'il est soufflé comme une vulgaire bougie. Pfff...

Lorsque ses sens se rallument, au bout d'elle ne sait combien de temps, il commence à faire jour. Carla soupire de soulagement, car sa douleur a disparu. Elle constate toutefois un nouveau désagrément : ses poignets sont soudés l'un à l'autre.

— La voilà qui revient parmi nous..., murmure le goujat qui l'a faite prisonnière. J'en suis bien heureux parce que tu vaux cinq cents dollars de plus que si t'étais morte...

— Cinq cents dollars de plus que si t'étais morte, répète Carla, imitant à la perfection la voix de son agresseur qui n'en croit pas ses oreilles.

Tout à coup, d'une solide ruade, elle se remet sur pattes. Mais la pauvre se rend compte qu'en plus d'être ligotées ensemble, ses mains sont reliées par une corde à la selle d'un cheval qui se tient dix pieds plus loin. Constatant que son otage est plutôt en forme, le ravisseur saute sur sa monture qu'il met aussitôt au trot. Bien qu'elle y soit forcée, Carla ne se contente pas de suivre ; elle part à toute vitesse dans le but de rattraper la bête. Elle n'a pas de plan précis, mais il est hors de question qu'elle se fasse haler jusqu'à ce qu'elle n'ait plus d'énergie et qu'elle finisse à plat ventre. Elle n'est pas et ne sera jamais une traînée. Le cavalier tourne la tête et, voyant sa captive se rapprocher dangereusement, il pousse son cheval au galop.



Carla s'adapte immédiatement à la cadence. Elle force même la concordance jusqu'à synchroniser ses foulées avec celles de l'animal. Entraînée par la corde, elle bondit, s'élançe, rebondit, s'élançe en même temps que lui.

Repérant un bloc de roc d'environ un mètre qui s'élève sur sa droite, la femme cesse de suivre le rythme de la bête pour accélérer vers la butte. Le cheval contourne l'obstacle, puis bifurque lui aussi sur la droite. Carla gagne ainsi plus de terrain qu'il n'en faut pour accomplir son dessein. Se servant du monticule, elle atteint une hauteur qui lui permet d'arriver au niveau du cavalier. Elle pousse de toutes ses forces sur ses jambes de façon à se propulser dans sa direction, puis plane jusqu'à lui et lui assène un solide coup de botte en plein milieu du visage. L'homme, qui n'a rien vu venir, est projeté la tête la première sur le sol, et ses cervicales émettent un craquement qui sera le dernier.



Carla tombe à son tour, mais se relève en vitesse pour se remettre à courir, car elle sait que le cheval n'a pas cessé son galop. L'animal, délesté de son cavalier, sent qu'il n'est plus obligé de tenir une cadence qu'il ne souhaite pas. Il ralentit donc peu à peu, donnant ainsi à Carla la chance de le rejoindre, d'agripper le pommeau de sa selle et de lui grimper sur le dos. Et les voilà bientôt immobilisés, soufflant tous les deux à pleins naseaux. Avant de mettre pied à terre, la femme détache la corde la reliant à la selle, puis saute sur le plancher des vaches

qui est aussi celui des chevaux. La bride bien en main, elle marche vers le cadavre pour s'assurer qu'il est bel et bien hors d'état de nuire. Du bout du pied, elle le ballote un peu, puis, rassurée, elle se tourne vers les sacoches qui pendent de part et d'autre de la bête. Elle n'a pas à chercher longtemps avant de trouver un couteau lui permettant de libérer ses poignets, qui se demandaient pourquoi on était si avare en irrigation sanguine à leur endroit. Un superbe fourmillement lui traverse les mains, mais, grâce à un petit massage en règle, tout rentre dans l'ordre et Carla retrouve sa dextérité. Après avoir attaché la corde aux pieds de feu son agresseur, elle se remet en selle et le traîne jusqu'à l'endroit où tout a commencé. Elle retrouve alors avec joie Henny, sa fidèle jument à la robe claire comme une lune, à qui elle donne à boire de cette eau qu'elle garde toujours dans une grosse gourde de cuir.

Pendant que la bête trépigne de reconnaissance, la femme débarrasse le macchabée de son six-coups, lui fait les poches et en perquisitionne le maigre contenu. Heureusement, le butin se révèle beaucoup plus important dans les sacoches du cheval. En effet, elle y dégote dix-sept dollars, un deuxième six-coups, une winchester de même que moult munitions. Mais c'est un rouleau de papier au fond d'un des sacs qui vaut vraiment son pesant d'or. Elle l'extirpe, le déroule, et voici ce qu'elle y lit :



RECHERCHÉE

Carla Mitay

500 \$ MORTE

1000 \$ VIVE

Comté de Savawbarder



Et sous ces mots qui enchanteraient n'importe quel chasseur de primes, une image : son visage. Elle l'examine attentivement et reconnaît le dessin de Sal Trewand. Elle est encore très bouleversée par la fidélité avec laquelle ses traits ont été reproduits.

« Voici donc ce à quoi je ne dois absolument pas ressembler », se dit-elle.

Retournant près de Henny où se trouvent tous ses effets personnels, Carla fouille parmi les objets qui lui sont chers et qui contribuent à sa survie, et elle se saisit de ce splendide poignard dont le dos de la lame est savamment dentelé pour en rendre l'extraction impitoyable. Elle en vérifie l'effilage : il est coupant à souhait. L'arme bien en main, elle revient au cadavre, attrape sa belle crinière et, avec une habileté déconcertante, le scalpe en un peu



moins de sept secondes et quart. Carla dénude ensuite le truand, replie une de ses jambes et dépose le cuir plus que chevelu sur le genou pour l'y faire sécher.

Pendant que le soleil fait son œuvre, elle utilise ce qui lui reste d'eau pour laver les vêtements de celui qui a cru pouvoir se faire mille dollars sur son dos, puis accroche le tout sur la selle de l'autre monture.

« Dès que ce sera sec, j'aurai de quoi changer de sexe... », songe-t-elle.





DEUX

Dix ans plus tôt (1850)

À bord de leur diligence, Molly et Lénor Mitay roulent bonnement vers le ranch qu'ils ont acquis en travaillant dans un cirque ambulante à la sueur de leurs aisselles. Lénor en tant qu'équilibriste et homme fort de deux cent cinquante livres pouvant soulever un éléphant, jongler avec des serpents, courir sur une poutre de huit pouces de large, et Molly en tant que clownette et imitatrice capable de reproduire le cri de n'importe quel animal ou la voix de n'importe quelle personne dotée de cordes vocales qui n'ont pas été écorchées par des décennies de cigares et de whisky. Ils roulent donc vers ce nouveau monde et ne sont plus qu'à cinq milles de leur future propriété quand, au tournant de l'une de ces grosses masses de roche orange qui émergent çà et là de ce plateau du Far West, ils découvrent le cadavre d'un Indien. N'étant pas de la région (Lénor encore moins, puisqu'il a émigré d'Espagne quinze ans plus tôt), le couple ne saurait dire à

quelles nation appartient l'individu. Quoi qu'il en soit, en y regardant de plus près, il est clair que l'homme n'a pas été abattu pour ses avoirs, car il porte toujours son pignard, son arc et son carquois. Un hennissement tout près leur apprend également qu'on ne s'est même pas donné la peine de s'emparer de sa monture. Lénor et Molly descendent de la diligence et, en marchant vers le cadavre, ils repèrent, non loin de là, un deuxième corps, puis un troisième, un quatrième ainsi que plusieurs chevaux qu'on n'a pas réussi à dérober. Plus ils avancent, plus les morts sont nombreux. Si bien que trente ou quarante pieds plus loin, c'est un monticule d'Indiens assassinés qui se dresse devant eux. Hommes, femmes, enfants, bébés. C'est une hécatombe. Des milliers de mouches virevoltent comme folles au-dessus des victimes. Tout à coup, de derrière cet amas de macchabées jaillit une fillette qui a peut-être onze ou douze ans. Elle porte un carquois en bandoulière et s'affaire à y insérer chacune des flèches qu'elle récupère sur le dos des cadavres. Lénor et Molly sont si figés devant le triste spectacle qu'ils n'arrivent même pas à cligner des yeux. Il ne faut que deux secondes à l'enfant pour s'apercevoir de leur présence et les mettre en joue. Sans un mot, l'œil en sang, elle les vise à tour de rôle. Ni Lénor ni Molly ne bougent. Ce n'est cependant pas la peur qui les pétrifie. C'est le désarroi. L'irréparable les plonge dans une désastreuse impuissance. Le tableau est si honteux que Lénor se demande soudain si l'homme ne devrait pas

être relogé sous la base du règne animal. Loin derrière l'âne, le rat et le cafard...

La fillette réagit. Sont-ce ces deux larmes coulant simultanément des yeux de ce bonhomme et de cette bonne femme qui lui font baisser son arme ? Est-ce cette saillie de sanglots, ce déchirement guttural poussé par un grand gaillard comme Lénor qui l'amène à se rapprocher du couple ? Ou les deux beaux grands bras gras ouverts de Molly ? Impossible à dire. Toujours est-il que Carla, puisque, oui, c'est d'elle qu'il s'agit, vient se planter devant ces adultes qui lui paraissent assez honnêtes et inoffensifs pour qu'elle s'en remette à eux pour la suite des choses.

Molly tend une main que la petite ne prend pas : elle ne s'apprivoise quand même pas si rapidement. La femme n'insiste pas. Elle se contente de faire demi-tour pour retourner à la diligence, suivie de son mari qui se rend bien compte qu'il n'y a rien de mieux à faire. Carla leur emboîte le pas et choisit de grimper dans le cul de la voiture où elle s'installe sur une grosse poche de vêtements. La chose émeut Molly, qui est surprise de voir à quel point la fillette prend ses aises et s'abandonne à eux, décidant de faire confiance aux étrangers qu'ils sont. Cela ne rend pas la petite vulnérable pour autant et le couple le constate très vite, puisqu'elle dégaine son arc, l'arme et vise dans le ciel ce qui semble suivre une trajectoire bien précise. La cible est en chute libre quand Carla décoche son tir, et la flèche va se planter droit dans le ventre d'un condor,

lequel est alors *vraiment* en chute libre et va s'écraser non loin des dépouilles mortelles. Soulagée, la gamine se détend. Il n'est pas question qu'on commence à bouffer les siens avant qu'elle ne soit partie.

Molly et Lénor sont stupéfaits. Ils ne comprennent pas comment une enfant de cet âge a pu atteindre une telle habileté, une telle acuité avec un arc. « Dans un cirque, elle ferait fureur ! » pense Molly en gagnant le siège du cocher de la diligence où elle se colle contre son amoureux en réfléchissant aux surprises que leur réserve une pareille fillette.

Le véhicule se met en branle, mais il n'a pas franchi cinquante pieds que Carla fait un drôle de bruit aigu avec sa bouche, quelque chose entre cri et sifflement. Arrive presque à la seconde une pouliche toute fringante, bientôt suivie de tous les autres chevaux qui rôdaient autour des victimes. Ils sont une quinzaine qui marchent, trottent ou batifolent de chaque côté de la diligence, heureux de renouer avec le mouvement de la vie autrement que par l'entremise d'un carrousel de mouches virillant au-dessus d'une butte de cadavres. Mine de rien, entraînant ces quinze bêtes à sa suite, Carla vient d'enrichir sa famille d'accueil d'un beau pactole.

Les cinq milles qui restent à franchir avant d'arriver au ranch se font dans un calme et un silence de sourd-muet-aveugle-analphabète. Normal, puisque la vue d'une

pile de corps morts incite rarement à danser un rigodon ou à se lancer dans une chanson à répondre.

Au détour d'un monticule de pierres, lorsque Molly et Lénor Mitay découvrent enfin *leur* ranch en contrebas, c'est une joie chargée de honte qu'ils éprouvent, sachant très bien que leur bonheur ne peut être partagé par cette enfant rescapée qui vient de perdre tous les siens.

Pendant que la diligence descend vers leur nouvelle demeure, Lénor tâte la poche intérieure de son veston où se trouve le reçu de paiement scellé par la West Bank. À la vue de la maison, de la grange, de l'enclos, du potager, de l'éolienne, il ne peut faire autrement qu'immobiliser le véhicule pour savourer le tableau qui s'offre à eux. Le couple est si excité qu'il lâche toutes les voyelles de l'alphabet et en invente même de nouvelles.

Quand la petite vient les rejoindre à l'avant, Lénor et Molly ont la surprise de constater qu'elle a fouillé dans la poche de vêtements, puisqu'elle porte une grande chemise en lin qu'elle a nouée de façon stratégique afin de la rendre à sa taille. Émue jusqu'aux larmes, Molly applaudit la fillette et l'invite à s'asseoir à côté d'elle. Mais l'enfant choisit de retourner là où elle était.

Lénor a remis la diligence en route et alors que le véhicule arrive enfin à proximité de l'entrée principale, deux hommes jaillissent de derrière un bâtiment et s'approchent des acquéreurs. L'un d'eux est vêtu d'un complet noir et son crâne, orné d'un chapeau de même couleur.

« Sans doute le notaire... », songe Lénor. L'autre est attriqué comme un simple cowboy sur lequel la poussière semble avoir élu domicile. « Et voilà Sal Trewand, l'employé des anciens *rancheros*... »

On se rejoint, on se donne la main, on échange des civilités et Lénor relate aussitôt ce que son épouse et lui viennent de vivre.

— Il faudra vous habituer, mes pauvres amis, dit le notaire en haussant les épaules. Ce pays est dur.

— Mais on a tué des femmes et des enfants! s'émeut Molly. C'est à se demander qui sont les vrais sauvages!

Sal Trewand ne pipe pas mot, mais chique avec attention et Lénor a l'impression qu'il affiche un demi-sourire. Le cowboy renifle, puis crache une longue giclée de jus jaunâtre. Quelque peu dégoûté, Lénor n'a heureusement pas à s'y attarder plus longtemps, car le notaire vient de sortir sa montre de gousset et déclare :

— Je suis désolé, mais la vie continue et nous allons devoir procéder.

On commence donc à lire les documents, on contre-vérifie les données, le juriste authentifie les pièces d'identité, il règle la paperasse finale, puis Molly et Lénor sont officiellement déclarés nouveaux propriétaires du ranch.

Son travail étant terminé, le notaire tire sa révérence. Trewand traîne alors le couple à sa suite et lui fait faire le tour du domaine. Le cowboy a une drôle de gueule qui ne revient toujours pas à Molly. Pas plus que sa voix

qui sonne comme une crécelle enrhumée. La femme se dit qu'elle aura beaucoup de plaisir à l'imiter devant son mari...

Pendant toute la visite, jamais Carla ne se montre le bout du nez. Elle s'est d'abord contentée d'observer tout le monde à distance, puis elle a inspecté les environs. Ce n'est que lorsque Trewand annonce son départ qu'elle sort de sa cachette et enfourche sa pouliche afin d'être à la hauteur de cet étranger à qui elle ne confierait pas son avenir, pas plus que celui de son pire ennemi. Elle le dévisage avec aplomb, lui exprimant ainsi toute son hostilité. Quand il la découvre, Sal Trewand se fige net, incapable de bouger ne serait-ce que le quart du petit doigt. Il n'y a que son cœur qui galope, menaçant de quitter sa poitrine. Il est tétanisé, ensorcelé, car les yeux de Carla le pénètrent, violent ses tripes, déchirent ses entrailles. Il est persuadé qu'elle peut lire ce qui se cache derrière son regard qu'il veut neutre, mais qu'il sait fourbe.

— C'est votre fille ? demande-t-il d'une voix qu'il souhaite agréable, ce qui n'empêche pas Carla de grimacer, en l'entendant, comme si on lui frottait les incisives sur le rail d'une voie ferrée.

— Oui, ment Molly, qui tire doucement sur la crinière de la pouliche pour amener la fillette le plus loin possible.

Mais il est trop tard. Le mal est fait. Le visage de Carla est buriné dans le cerveau de Sal Trewand. Il est

éperdument amoureux de cette gamine. Et il sait qu'il fera tout pour la faire sienne. Carrément.

Pendant que croît en lui cette douloureuse passion, il éprouve un malaise, car il se demande pourquoi il est soudain attiré par une enfant. Il a pourtant déjà vu les deux filles de sa cousine nues et, de mémoire, il lui semble que ça ne l'a pas vraiment excité. De toute façon, il n'aime même pas les mômes. Il repense alors à Carla et tente de se rappeler la forme de son corps. Est-elle grassette ? Boudinée ? Potelée ? Trapue ? Filiforme ? Rachitique ? Squelettique ? Sarcastique ? Il ne saurait le dire et ça le rassure. Il se convainc presque que cet amour n'a rien de sexuel. Même s'il voudrait avoir tout de suite la petite contre lui, pour lui et pour lui seul. Du côté de Carla, aucun doute, elle est loin d'être gérontophile. Et ce n'est pas n'importe quel homme qui pourra lui mettre la main dessus. Surtout pas ce vieux cowboy sournois qui, à ses yeux, fait beaucoup plus que le triple de ses trente-deux ans.

Trewand, qui allait partir, ne bouge toujours pas. Il songe à la patience qu'il devra avoir pour que sa promesse, enfin celle qu'il s'est promis d'entreprendre, soit en âge de partager sa couche. Il hoche la tête en souhaitant que ce soit au moins avant que lui n'en porte une. Lénor, que ce comportement rend mal à l'aise, le raccompagne gentiment jusqu'à l'entrée du ranch et, en repensant à l'intensité avec laquelle ce type a regardé la

fillette, il commence à regretter l'entente qu'il a prise avec lui. Sortant de sa torpeur, Trewand tente justement de confirmer ladite entente.

— Je me pointe donc lundi matin ? demande-t-il avec sa voix ferrailleuse en tendant la main pour conclure le marché qui le liera aux Mitay pendant au moins une année.

— Euh... oui..., répond Lénor avec une hésitation flagrante, ce que remarque immédiatement Trewand.

Le colosse réalise qu'il n'a pas d'autre choix que de clarifier la situation.

— J'ai d'abord besoin de savoir pourquoi vous avez fixé la... euh... notre Carla avec autant d'insistance, tout à l'heure. Vous la dévoriez du regard... avec des yeux... presque des yeux d'ogre.

Ayant acquis pour survivre des talents de menteur et de manipulateur éprouvés, Trewand trouve vite le moyen d'évacuer ce soupçon.

— C'est que... j'ai perdu une nièce qui avait à peu près le même âge. Et elle lui ressemblait terriblement. D'où mon malaise, tout à l'heure...

Aux défauts de Trewand cités précédemment, ajoutons au moins une qualité : il est bon comédien. Il peut même parfois pleurer à volonté. Son œil humide convainc donc Lénor de l'authenticité de sa tristesse ; cela le retient de pousser cavalièrement son futur employé vers la sortie, ce qui eût de toute façon été inutile, puisque Sal Trewand est déjà en selle, prêt à prendre le large. Mais, avant

d'éperonner la pauvre bête qui a le malheur de se trouver sous ses fesses et qui marchera à sa place, le cowboy regarde tous les chevaux en liberté qui l'entourent et il est perplexe.

— Vous avez fait tout le trajet avec l'ensemble de ces bêtes à votre suite ?

— Euh... oui, répond Lénor comme si ça allait de soi.

— Ça n'a pas été trop difficile de les garder toutes attachées entre elles ?

— Elles n'étaient pas attachées.

— Et pas une ne s'est poussée ?

— Je... je ne crois pas.

— Vous ne croyez pas ?

« C'est un beau magot qu'il a entre les mains, ce géant..., pense Trewand. Et on dirait qu'il ne sait même pas combien il a de têtes. »

— Bon, eh bien, à lundi ! crie-t-il avant de mettre son cheval au grand galop comme si une idée pressante venait de lui traverser le ciboulot.

Cependant, le lundi arrive et il ne se passe rien de particulier. Sal Trewand se comporte comme un vulgaire cowboy vulgaire qui chique du tabac, crache par terre et fait parfois des siestes entre une vache et son veau. Mis à part quand il parle, il est plutôt gentil, voire obséquieux. Bien sûr, il a ce regard torve qui donne quelquefois l'impression qu'il espionne le couple, l'écoute à son insu, et cette odeur qui peut faire croire qu'il fouine partout



jusque dans les ordures, mais on se dit qu'il est peut-être juste un peu attardé. Pas assez fou pour mettre le feu, mais pas assez fin pour l'éteindre. L'important, confie régulièrement Molly à Lénor, c'est qu'il ne s'approche pas de la petite et ne lui accorde aucun intérêt. Trewand aurait-il surpris une conversation à ce sujet ? Quoi qu'il en soit, il s'applique à merveille à respecter Carla. Jamais il ne l'aborde ni ne lui parle. Toutefois, toujours, il l'observe. Mais de loin, discrètement, car la fillette ne lui donne aucune occasion de la croiser. Les seuls moments où il peut examiner cette gamine qui le rend gaga, c'est à l'heure des repas. Carla a beau ne pas partager la table avec eux, elle passe tout de même prendre son assiette, et Trewand en profite pour se rincer l'œil. Rinçage que le cowboy reproduit au fusain dans la grange, le soir venu, à la lueur d'une chandelle, en faisant trôner le minois, chaque fois, sur une enveloppe corporelle de plus en plus charnue. Bref, il n'est pas très sain d'esprit. Et si Molly se fie à la puanteur qu'il dégage, il n'est pas très sain de corps non plus.

Les jours passent et Trewand sert si bien les Mitay qu'ils se mettent, malgré tout, à l'apprécier, lui donnant même le gîte à l'intérieur de la maison plutôt que dans la grange durant la période des récoltes. La chose n'est pas sans déplaire à Carla qui, chaque fois, se pousse du domicile pour se cacher dans la nature et ne revenir que lorsque Trewand est aux champs ou une fois qu'il est

parti. Taciturne, la fillette peine à expliquer à ses parents adoptifs pourquoi elle ne fait pas confiance à cet homme. Dans sa langue maternelle, en deux mots, tout le monde comprendrait ce qu'elle veut dire. En américain, elle ne s'exprime pas encore de façon parfaitement fluide. C'est donc plus flou, plus obscur.

Arrive enfin un jour où Carla est directement confrontée à Trewand. L'après-midi tire à sa fin et la petite fille est en train d'écharner la peau d'un coyote sous un apprentis quand elle entend une série de hennissements. Elle court en direction de l'endroit d'où viennent les cris et voit Trewand qui a pris un des chevaux au lasso et qui tente de le mener jusqu'à un pacage. Furieuse, Carla pousse un cri de guerre, attrape son arc qu'elle a toujours en bandoulière et met l'homme en joue.

— Qu'est-ce que tu fais là ? demande Trewand, inquiet, de sa voix grinçante.

— Lâche ! gueule Carla.

— Je ne suis pas lâche.

— Lâche la corde !

Le cowboy soupire et crache son jus de chique.

— Tu sais, il y a longtemps que je pense que tous les chevaux devraient être dans le pacage.

— Tu lâches la corde ou tu es mort !

Trewand ne veut pas mourir, naturellement, mais c'est plus fort que lui, il refuse de laisser aller le lasso, car cet affrontement lui permet enfin de regarder Carla en pleine

face plutôt qu'à la dérobée. Et pour la première fois, il remarque qu'elle est très différente de ses parents. Ne serait-ce qu'à cause de son habileté à l'arc. Hypnotisé par l'œil perçant et déroutant de la gamine, il ne se rend pas compte que le cheval a cessé de se débattre et que c'est son bras à lui qui exerce toujours une tension sur la corde. Il plonge alors sa main libre dans la poche intérieure de son gilet pour en sortir un bout de papier. Quand Carla bande d'un cran de plus son arc avant de laisser filer son projectile, on entend Lénor hurler :

— Nooon!

Heureusement pour Trewand, la fillette change illico de cible et c'est tout près de son poing que la flèche passe, sectionnant net le lasso et laissant notre homme ébahi. Trewand ne réalise pas qu'il doit la vie à son patron. Non, il n'a pas du tout pensé à sa vie, car il a eu une idée : il a voulu montrer à son amour le dernier dessin qu'il a fait de son visage. Tandis que Carla se précipite vers l'animal pour le débarrasser de son collier de corde, le cowboy met donc pied à terre et marche vers elle, tenant son image bien en vue au bout de son bras. Curieuse, l'enfant s'en approche pour voir de quoi il s'agit. Dès qu'elle se reconnaît, un éclair de rage lui foudroie la poitrine. Elle s'empare du papier, le chiffonne et le piétine, avant de tourner les talons, sous l'œil ébaubi du cowboy qui, malgré tout, laisse naître un sourire niais entre ses deux oreilles. Loin de l'effrayer, cet incident n'a fait que renforcer son amour.

Les jours qui suivent marquent un changement dans le comportement de Sal Trewand. Il est lunatique, oublie des tâches quotidiennes, soliloque, pousse de drôles d'interjections à tout bout de champ et chique comme jamais. Un après-midi où il est particulièrement bizarre, il va même jusqu'à demander la main de Carla à Lénor. La requête est si soudaine et si absurde que le bonhomme éclate d'un énorme rire. Il est sûr que son employé lui fait une blague, puisque Trewand, trop hypnotisé par son fantasme, se contente de le fixer, la lèvre tombante, avec un regard de merlan.

Déboulent ensuite une série de semaines qui nous obligent à écrire une nouvelle phrase en italique :

Deux ans plus tard (1852)

Molly et Lénor sont maintenant parfaitement installés. Ils ont de l'eau en abondance, un potager bien protégé des bestioles affamées, un troupeau de porcs et de bovins en bonne santé, des moutons en nombre suffisant pour les aider à s'endormir et des chevaux à ne plus savoir quoi en faire. Ils en ont d'ailleurs vendu quatre récemment, au grand dam de Carla qui voudrait tous les garder et pour toujours.

La jeune fille s'entend à merveille avec ses parents adoptifs. Elle est éblouie par les capacités physiques de Lénor et elle jubile quand Molly passe d'une voix à l'autre, personnifiant tantôt un homme bourru, tantôt

une femme fatale, tantôt une gamine qui balance des grossièretés. Cela la fait rire aux larmes. Lorsqu'elle est seule, elle essaie de reproduire les voix de tous ceux qu'elle a connus avant la tragédie de même que celles de Molly, de Lénor et de... Trewand! Et puisqu'elle ne peut pas le blairer, elle a beaucoup de plaisir à lui faire dire des âneries. Oh, elle ne se fait pas d'idée; elle sait qu'elle est un peu trop jeune pour contrefaire correctement des voix d'adultes. Mais, en attendant, elle s'amuse et elle se sent plutôt bien.

Ses sens s'éveillent depuis peu et lui chatouillent le vivant. Surtout à cause de (ou grâce à) ce livre intitulé *Jouir* qu'elle a subtilisé dans la section secrète de la bibliothèque de Molly. Il s'agit des écrits luxurieux d'une certaine Lucky Lust. L'auteure est loin d'être étouffée par le rigorisme de son époque et elle se vante de jouir de tout, y compris de son ombre... Ayant grandi à l'écart des hypocrites morales dictées par la religion, Carla y trouve la fraîcheur naturelle dont elle a besoin et elle embrasse de toutes ses forces la liberté du culte de ce corps qui est sien.

Bref, la famille coule des jours heureux et aucun nuage gris ne se dessine à l'horizon. Sauf quand vient la pluie pour arroser le potager.

Ce confort et ce sentiment de sécurité qu'ils ont acquis, les Mitay le doivent un peu à Sal Trewand qui les a aidés à s'acclimater à la région même si, en réalité,

Carla connaissait déjà plusieurs de ses enseignements. Le cowboy savait que cet emploi ne ferait qu'un temps et il est plus que reconnaissant qu'on l'ait gardé deux années complètes au lieu d'une seule.

Pendant ces vingt-quatre mois au cours desquels il a été au service des Mitay, il a vu grandir Carla, et son amour pour elle s'est enrichi à la vue, bien que rare, de ce joyau de la nature qu'il juge inestimable. Son esprit, lui, s'est enrichi d'autre chose : d'une stratégie visant à abattre les cloisons qui séparent son cœur de celui de l'être aimé. Car, à partir du moment où on l'a laissé profiter de la demeure, il a surpris une conversation qui lui a donné les moyens de ses ambitions. Ce matin-là, Lénor lui avait demandé d'atteler une bête à la carriole parce qu'il voulait se rendre à Savawbarder pour acheter quelques denrées de base et des épices. Étant très grippée, Molly était restée au lit. L'attelage s'est fait en moins de deux minutes et Trewand est revenu vers la maison pour en aviser son patron. Il longeait le côté de la bâtisse quand il a perçu sa voix à travers la fenêtre de la chambre à coucher du couple. Convaincu que son employé en avait pour une dizaine de minutes, Lénor était loin de se méfier des oreilles indiscrètes. Il disait quelques mots doux à son épouse et d'autres un peu plus salés, ce qui a fait sourire Trewand, lequel était sur le point de se manifester lorsqu'il a entendu Molly parler d'argent qui devait être mis en sécurité.

— Je ne fais absolument pas confiance aux banques !
s'est alors exclamé Lénor.

— Nous ne pouvons tout de même pas garder cent pièces d'or dans le grenier ! s'est faiblement insurgée sa femme entre deux reniflements.

— Pourquoi pas ? Si personne ne sait qu'il s'y trouve !

— Et si la maison brûlait ?

— Elle ne brûlera pas.

Les yeux grands comme des fers à cheval, Trewand s'est éloigné en retenant son souffle, ainsi qu'un important bloc de mots : « cent pièces d'or dans le grenier ». Ces six mots se sont imprégnés dans sa tête et ont diffusé une vague de bienheureuse chaleur dans son cœur. Il était maintenant certain que Carla serait sienne. Il en avait les moyens. Il devait cependant bien se préparer de façon à mettre toutes les chances de son côté.

Trewand serait bien tenté de croire qu'en perdant son emploi au ranch, la passion qu'il éprouve pour cette fille ne fera qu'exploser davantage, car moins il l'a vue pendant ces deux ans, plus sa flamme s'est élevée. Bien que totalement inculte, il connaît l'adage « loin des yeux, loin du cœur » même s'il ne comprend pas la pertinence de cet aphorisme, puisque, à son avis, il est clair que si ses yeux sont à cent pieds de quelqu'un ou quelqu'une, son cœur l'est aussi. Quoi qu'il en soit, s'il fallait qu'il ne voie plus du tout celle qui est en train de devenir femme, Sal Trewand sombrerait dans une folie qu'il préfère ne pas

imaginer de peur de devenir fou avant même d'atteindre ladite folie. Il rendra donc visite aux Mitay régulièrement de façon à revoir Carla le plus souvent possible. Et dès qu'il aura trouvé les bonnes personnes pour l'assister, il s'organisera pour qu'elle soit toute à lui, qu'elle le veuille ou non. Mais, en gentleman qu'il croit être, il préférerait qu'elle le veuille...

Trois ans plus tard (1855)

Lénor et Molly Mitay se bercent sur la galerie en regardant Carla dépecer le porc qu'elle vient d'abattre. Leur fille adoptive n'a que dix-sept ans et, pourtant, elle présente toutes les caractéristiques d'une experte en boucherie porcine. À la voir décortiquer la carcasse, séparer les muscles, les os et la graisse de manière appropriée, découper le jambon, l'épaule et le filet en maximisant la qualité de la viande, à la voir mettre à sécher les divers boyaux dans le but d'en faire de nombreux usages, disposer de la peau pour en tirer tout ce qu'elle peut, effiloche la queue pour en fabriquer un pinceau, transformer la majorité des os de même que l'ensemble des dents en autant d'armes redoutables et de parures, le couple Mitay se demande ce qu'il a fait pour mériter un tel chef-d'œuvre de la nature humaine. Et les talents de la jeune fille ne s'arrêtent pas là. Elle excelle aussi au tir à la carabine, au tir au revolver, au tir à l'arc, au lancer du couteau, de la lance, à la fronde, au lance-pierre ainsi qu'au maniement du lasso. Elle sait

également armer et désarmer les pièges les plus complexes, mais elle préfère nettement en créer elle-même avec tout ce que la nature offre de plus souple, de plus rigide et de plus impitoyable. Il ne lui manquerait plus que de savoir tricoter.

Lénor et Molly Mitay sont bien fiers de leur petite fille. Même si la belle Carla n'est pas le fruit de leur union. Car ils n'ont eu aucun bébé. Ni fille ni garçon. Non pas que monsieur soit plus attiré par les chromosomes X ou madame par les Y¹, mais uniquement parce que monsieur est stérile. Ou madame. Mais peu importe, puisqu'ils ont adopté un joyau qui les comble de bonheur.

Sur la galerie des Mitay, les chaises berçantes se font donc aller dans la félicité. Mais Molly immobilise soudain la sienne et incite Lénor à en faire autant parce qu'elle vient de remarquer que Carla a disparu, laissant son bloc de boucherie et les parties du porc dépecé en plan.

— Où est notre trésor ? demande-t-elle, un vibrato dans la voix.

— Elle est partie garnir ses pièges comme d'habitude, tu sais bien. Avec quelques petits morceaux de viande tout frais. Elle se doute bien que nous sommes là pour surveiller le...

1. Précisons qu'à l'époque, on ne savait même pas que les chromosomes existaient. Et encore moins qu'avec un chromosome 21 supplémentaire, on obtenait un voyage gratis pour la Mongolie. Aller seulement.

Molly lui fait tout à coup signe de se taire et se met à observer l'horizon en amont en humant l'air, tous ses sens en éveil. Elle perçoit manifestement quelque chose que son mari ne capte point. Lénor dresse l'oreille. Ça y est ! Il entend des bruits sourds d'impacts saccadés, au rythme régulier.

— On dirait un galop, murmure-t-il pour lui-même.

— Sal ? s'interroge sa femme. C'est Sal qui vient nous rendre visite ?

Les sons s'amplifient et se transforment peu à peu en bourdonnements, en roulements continus, mais gardant la même cadence. L'air inquiet, Molly affirme :

— À moins que Trewand ait pris six cents livres et qu'il ait tout un attelage pour lui tout seul, ce qui m'étonnerait, je pense qu'ils sont au minimum une demi-douzaine.

— Une demi-douzaine ?!! Mais pourquoi arriveraient-ils au galop ?

— Bonne question...

Un nuage de poussière apparaît à l'horizon. Molly et Lénor quittent leurs chaises berçantes et s'avancent vers l'entrée du ranch en plissant les yeux afin d'essayer de deviner à qui ils auront bientôt affaire. Difficile de décoder quoi que ce soit à travers ce rideau de particules soulevées par la course des chevaux.

— Là ! Un drapeau ! s'exclame Lénor. C'est bien un drapeau, non ?

— On dirait bien...

— Ce serait donc la cavalerie ?

Tandis que le couple se creuse le cerveau pour comprendre ce qui peut bien lui valoir une telle visite, le groupe se rapproche de plus en plus. Il n'est plus qu'à quelque deux cents pieds quand l'un des cavaliers s'écarte de ses compagnons et s'immobilise. Ni Molly ni Lénor n'ont le temps de réaliser que les amples mouvements qu'il est en train d'exécuter ne visent qu'à récupérer la carabine qui se trouve dans son dos. Ils s'en rendent compte deux secondes trop tard, plus précisément lorsque retentit le premier coup de feu, parce que la balle traverse l'épaule droite de Molly, laissant Lénor terrorisé avant que lui-même ne reçoive six projectiles des autres cavaliers qui se sont dangereusement avancés. Atteint deux fois à la tête, il va sans dire que l'homme fort ne souffle plus et n'a pas souffert. Le supplice de Molly ne dure pas très longtemps non plus, puisqu'elle est bientôt criblée et son cadavre, piétiné par des chevaux qui ne font que se frayer un chemin à travers la vie en obéissant à leurs maîtres.

Lorsque Carla, au loin, a entendu le premier coup de feu, les pires images lui ont traversé l'esprit. Elle est partie à toutes jambes pour regagner le ranch, son cœur battant à pleine vitesse avant même qu'elle n'ait commencé à courir. En chemin, ce sont plusieurs nouvelles détonations qui viennent à ses oreilles. Elle est tout près quand des cris, des rires et d'autres coups de feu fusent du ranch. Cachée derrière un mur de la grange, elle observe tous

ces hommes qui rigolent et se tapent dans les mains. Un hennissement de panique retentit. C'est un de ses étalons ! Elle en est sûre ! Alors que les rires des intrus s'amplifient, elle voit le cheval galoper puis sauter, enfilant ruade sur ruade, et un gros sanglot de fureur gonfle au fond de sa gorge parce qu'elle comprend qu'on a passé une corde autour de son cou et que ce sont les corps de Molly et de Lénor que la pauvre bête traîne contre son gré.

— Ken ! crie un grand moustachu qui semble être le chef de la bande. Occupe-toi de l'or dans le grenier !

— OK !

— Les autres, fouillez-moi les environs ! Il faut trouver la petite avant que Trewand arrive si on veut s'amuser un peu !

— Crois-moi que vous allez me trouver, murmure Carla entre les dents.



OMBRE

(extrait de *Jouir* de l'auteure Lucky Lust)

La première fois que ça m'arrive, j'ai treize ans et très envie. Debout, les jambes bien écartées, le fessier appuyé contre la barre de métal qui traverse le pied de mon lit, je malaxe mon entrecuisse de la droite, tiens le miroir de la gauche, faisant ainsi monter le sang vers ce désir qui s'annonce ruisselant. Je grogne. Je retiens mes mains, brime leur soif de balade. Je bave. À bout de résistance, je pianote vers ma mie, m'amuse de ma muse, mouille mon miroir, jamais mieux minouchée que par moi-même.

Haletant, soupirant, gémissant, je me mouvois et mes membres tremblent. Concentrée sur le reflet dans la glace de ma chaude chair entrouverte, je tarde à m'apercevoir que la flamme de ma lampe projette mon ombre sur le mur. J'abandonne mon miroir pour zyeuter cette autre moi qui se fait plaisir sans se soucier de mon zyeutage. Curieusement, je me sens voyeuse. Car certaines portions de cette silhouette qui s'agite semblent appartenir à quelqu'un d'autre, ce qui m'excite davantage. Je m'active



avec encore plus d'énergie, comme si je me demandais soudain laquelle de nous deux allait exploser la première. Notre détonation est, finalement, synchronisée et nous vagissons chacune à notre façon, moi en gorge et elle en ondulant, soufflée par la dansante flamme de la lampe.

C'est décidé. Ma vie entière, je vais jouir de tout. Même de mon ombre.



TROIS

Au saloon de Savawbarder, mille deux cents habitants, Sal Trewand ne cesse de regarder sa montre. Ce ne sont pas des papillons qu'il a dans le ventre, ce ne sont pas des fourmis qu'il a dans les jambes, c'est juste une araignée qu'il a au plafond. Car il se voit déjà arrivant en sauveur au ranch des Mitay, mettant l'ensemble des desperados (qu'il a lui-même recrutés) en joue, les chassant à coups de six-coups (avec détonations, mais sans projectiles, comme entendu), puis ouvrant grands les bras pour que s'y jette Carla en s'écriant : « Sal ! Mon héros ! Tu viens de me sauver la vie ! Fais-moi vite l'amour afin que j'oublie ce triste drame que j'ai affronté ! Et je ferai tout pour accoucher le plus rapidement possible d'un bébé tout rose pour que nous fondions la plus belle famille au monde avec des enfants de tous sexes qui nous donneront à leur tour des enfants qui pousseront respectueusement nos fauteuils roulants quand nous serons vieux et invalides ! »

— Dis donc ! fait Garson, le barman, en soulevant le verre vide de Trewand, le sortant ainsi de son absurde

fantasme. Ça fait une heure que tu renifles des vapeurs de whisky! Tu veux me rendre millionnaire, c'est ça?

— Euh... non, ça fait une heure et demie.

— Alors, je te sers un autre whisky ou je t'apporte une horloge pour t'éviter d'user ta montre?

— Non, c'est bon, ça ira.

— Tant pis! Mais moi, si j'avais une voix de tôle fêlée comme la tienne, je me lubrifierais régulièrement la pomme d'Adam au tord-boyau. Ça prend une belle pomme d'Adam si tu veux tripoter les pommettes d'Ève!

Trewand est soudain saisi par cette affirmation. Il la trouve d'une étonnante pertinence. « Il a raison! pense-t-il pendant que le barman rit à pleine rate de sa propre blague. Sal "Adam" Trewand ira bientôt prendre possession de Carla "Ève" Mitay. Il faut donc qu'il soit agréable et présentable! »

— Tu m'as convaincu! déclare-t-il sur une note on ne peut plus grinçante. Un whisky!

— Tout de suite!

— Un double!

Le verre arrive et, une fois son gorgoton bien rincé, Trewand en commande un nouveau. Il traîne encore une petite demi-heure, puis sort retrouver son canasson qu'il monte non sans quelques difficultés. Étant quand même à cinq milles du ranch, il n'a pas d'autre choix que de mettre la bête au galop s'il ne veut pas que le trajet soit interminable. La balade est loin d'être amusante. C'est que les

quatre dernières onces de whisky affectent son estomac, mais nullement sa pomme d'Adam, et Trewand se sent beaucoup plus proche du mal de cœur exceptionnel que d'Adam, le géniteur originel.

Au bout d'une trentaine de minutes, saturé de se faire secouer comme un bolo, il ramène son cheval au pas, prend une grande lampée d'eau et s'épanche en confidences. Trewand peut parfois avoir l'air débile, mais il n'est pas fou. Il sait très bien que Sumy (c'est le nom de sa monture) ne hennira mot à personne de ce qu'il s'apprête à lui révéler.

— À l'heure qu'il est, commence-t-il, Jay Zoxy et ses hommes ont sûrement déjà terminé le ménage. Et ils ont probablement été très heureux de constater qu'ils n'ont pas fait ça pour rien, puisque l'or du grenier, à lui seul, devait valoir le détour. En tout cas, je l'espère.

En guise de réponse, Sumy s'ébroue d'indifférence et pétarade un petit coup.

— Naturellement, poursuit Trewand, j'aurais préféré que Lénor m'accueille sous son toit et qu'il me donne la main de sa fille. Mais quand je la lui ai demandée, il a ri et n'a même pas pris la peine de me répondre.

Le cheval retrousse les babines et pousse un drôle de son aigu laissant penser qu'il rit, lui aussi.

— J'avoue que ça m'a un peu froissé. Je dirais même blessé. Bien que je sois sûr que ce n'était pas l'intention de Lénor.

Un long et funeste silence s'étire et plombe chacun des pas de Sumy.

— Malheureusement, je ne pourrai pas lui dire que ce n'était pas mon intention non plus de... de le... l'évac... de le faire déménager... aussi... aussi loin...

Trewand semble tout à coup réfléchir ardemment. La crispation de ses sourcils témoigne de grands tourments. Il enfonce une grosse chique de tabac au creux de sa joue et commence à la mâchouiller.

— C'est ça..., finit-il par marmonner après d'interminables secondes. Je ne voulais pas l'obliger à déménager aussi loin.

Puis, comme si son cerveau venait de recevoir une dose massive du meilleur des whiskys, Trewand est pris d'un enivrant vertige qui lui fait entrevoir les plus merveilleux jours de sa vie au bras de celle qu'il aime plus que lui-même et que tout ce qu'il a pu aimer depuis qu'il connaît l'existence du verbe « aimer ». Et il en pleure de bonheur. C'est à travers ce brouillard obstruant sa vue qu'il perçoit enfin le ranch au loin.

Plus il s'approche et plus ses yeux sèchent, lui permettant, petit à petit, de découvrir l'inquiétante quiétude qui l'attend. Et cela ne correspond pas du tout à la mise en scène qu'il avait envisagée avec les desperados pour lui donner le beau rôle et le faire passer pour un héros. Un puissant hurlement l'amène brusquement à tirer sur ses

cordeaux pour immobiliser sa monture. Il se dresse sur ses étriers et ouvre grand ses oreilles.

Rien. Plus un bruit.

— Hum... C'est peut-être mieux ainsi..., dit-il à son canasson avant de cracher une salve de bave. Parce que si l'or a été trouvé, que Lénor et Molly ont... ont déménagé... et que Carla attend d'être délivrée, c'est normal que le silence règne ! Et ça veut dire que c'est à mon tour d'entrer en scène ! En criant et en faisant péter mes deux revolvers comme prévu !

Trewand est tout à coup gonflé d'enthousiasme. Il a le cœur palpitant comme si le pape s'apprêtait à bénir son union avec Carla. Deux coups d'éperons bien placés et voilà son cheval qui se met au galop, direction ranch. À une centaine de pieds de l'arrivée, Trewand dégaine et envoie quelques tirs de semonce. Sumy, n'ayant pas la possibilité de se fourrer les sabots dans les oreilles pour amortir ces coups de tonnerre, doit se contenter de secouer la tête et de mordre son mors pour manifester son irritation. La barrière de l'entrée franchie, Trewand tire violemment sur les cordeaux et saute de la bête, laquelle trotte aussitôt vers l'abreuvoir afin de se désaltérer. Notre homme, toujours à fond dans son rôle de héros courant à la rescousse de sa bien-aimée, fait feu encore à plusieurs reprises avant de s'apercevoir qu'il est le seul bon comédien dans cette pièce, puisque personne

ne fuit ni ne vient à sa rencontre pour faire semblant de le menacer. Une espèce de coup de glotte gluant sur sa droite lui fait tourner la tête et il voit alors un des desperados de Jay Zoxy, assis au sol, tenant sa gorge ensanglantée à deux mains et soufflant involontairement des bulles de salive rosâtres. Ne comprenant rien à ce mélodrame qu'il croit feint et souhaitant rétablir le cours normal des événements, Trewand lève les bras, découragé, et lance de sa voix crissante :

— Qu'est-ce que tu fais là ? J'ai des pétards sans balles et j'ai tiré dans les airs, en plus ! Ce que tu joues là n'est pas crédible du tout !

Des pas sur sa gauche attirent son attention. C'est Jay Zoxy en personne qui court vers lui d'un pas très désordonné. Le plus frappant n'est pas sa galopade non typique et non rythmique, mais bien le fait qu'il soit piqué d'une demi-douzaine de flèches qui lui donnent l'allure d'une pelote à épingles. Cette acupuncture non désirée l'incite à faire des efforts surhumains pour demeurer à la verticale, car il sait trop bien que s'il tombe, il aidera une flèche ou deux à le visiter plus en profondeur. Cela risque fort d'empirer ses bobos et d'éveiller une sensation qu'on aime garder endormie : la douleur.

— Jay ! s'écrie Trewand, éberlué. Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Venant d'un aveugle, la question pourrait être pertinente. Mais, pour quiconque est doté de la vue, il est

clair que Jay Zoxy s'est transformé en porc-épic. Alors que le pauvre hérisson s'approche de lui, les bras tendus à l'extrême dans le but de vite trouver un appui, Trewand fait deux pas de côté pour l'éviter, condamnant ainsi le desperado à une chute imminente. Et c'est précisément ce qui se produit, déclenchant chez le blessé de bruyantes lamentations, bientôt accompagnées d'autres plaintes aussi sonores venant d'un homme qui transporte, à son tour, une bonne dizaine de flèches, mais pas nécessairement dans un carquois.

— À l'aide..., souffle-t-il avec peine.

Trewand écarquille les yeux de stupeur et crie :

— Qu'est-ce qui se passe ?!!

Il entend alors un violent sifflement sur sa droite qui lui déchire presque le tympan. Portant la main à son oreille, il la trouve étrangement humide. Quand il ramène ses doigts devant son visage pour voir ce qu'il en est, il constate que son sang les a bien maculés. Tandis qu'il pousse un hurlement de frayeur, une nouvelle flèche longe son crâne et lui déchire l'oreille gauche.

— Aaaaaarrgggaaahhhhh! beugle-t-il en se prenant la tête dans les mains.

Il ne saurait dire pourquoi, mais il est ravi que son chapeau soit toujours en place. Puis, se rappelant qu'il est censé être là pour sauver Carla, croyant impossible que ce massacre soit le fruit d'un être si adorable et l'imputant

donc à de terribles Indiens, même s'il a déjà vu de quoi la petite est capable avec un arc, il crie :

— Je suis là, ma chérie ! Rejoins-moi et fuyons ces vilains Peaux-Rouges !

L'ancien employé des Mitay sursaute et en crache de surprise, car on vient d'agripper sa cheville. C'est Jay, couché sur le sol, qui cherche désespérément de l'aide.

— Au secours..., gémit-il.

Trewand secoue le pied et se dégage, s'échappant du tableau macabre formé par les deux oursins que sont devenus le desperado et son acolyte, lequel se rapproche, car il essaie, lui aussi, d'obtenir son assistance.

La mise en scène qui avait été prévue étant gâchée, notre homme décide qu'il est temps de jouer les authentiques héros. Il doit absolument éviter que Carla ne soit enlevée par les Indiens. Nerveux, tremblant de tous ses membres, il commence par aller se mettre à l'abri derrière son cheval. Il vide le barillet de ses deux six-coups et remplace ses balles à blanc par de vraies balles. Puis il essaie de réfléchir à la suite des choses. Que faire, maintenant ? Sauver la petite, oui, mais où est-elle ? Et où sont les méchants Peaux-Rouges ? Ses oreilles le font souffrir et il a du mal à se concentrer. Il balaie les alentours du regard et, outre un autre desperado étendu raide mort sur la galerie avec une flèche lui traversant la tête par la bouche, il ne voit rien de révélateur. « Dans la maison !

pense-t-il. Elle est sûrement cachée dans la maison ! » Trewand est sur le point de se mettre à courir vers la demeure lorsqu'un homme, hagard, les bras ballants, fonce sur lui d'un pas saccadé. À la dernière seconde, à moins de six pieds de lui, le type tombe en pleine face, dévoilant alors Carla qui, tenant un poignard bien planté dans le dos du criminel, lui faisait faire ses ultimes pas vers une mort certaine. Trewand, qui s'attendait à tout sauf à ça, ne trouve rien de mieux à faire que de s'écrier :

— Ma chérie ! Enfin, je te retrou... Argh !

Il n'a malheureusement pas le temps de finir sa phrase que la jeune femme le chevauche et lui fait une solide clé de bras autour du cou. De sa main libre, elle s'empresse de délester le cowboy de ses deux revolvers et de les garrocher plus loin. Elle referme ensuite sa poigne en appuyant bien comme il faut sur la jugulaire, et Trewand perd connaissance en moins de deux clignements d'yeux.

Quand il se réveille, une trentaine de secondes plus tard, il a les pieds et les poignets ligotés. De celle qu'il croit toujours être sa promise, il a une vue en contre-plongée qui n'annonce rien de bien rassurant.

— N'aie pas peur..., murmure Carla en empruntant la voix de Trewand qui reconnaît aussitôt son timbre et ne sait trop que penser de ce revirement. N'aie pas peur, tu ne vas pas mourir. Tu vas juste énormément souffrir...

